

Les intellectuels dans la guerre civile européenne (1914-1945) Enjeux philosophiques d'une histoire à écrire

Gábor Tverdota et Antoine Janvier

Selon le titre d'un ouvrage célèbre, le XX^e siècle aurait été « le siècle des intellectuels »¹. En un sens, cette proposition est incontestable. L'on sait en effet que le concept même d'« intellectuel » est né en France, à l'occasion de la dite *Affaire Dreyfus*, plus précisément le 14 janvier 1898, jour où le quotidien *L'Aurore* publiait le *Manifeste des intellectuels*, protestation publique collective contre les abus juridiques constatés au cours des procès Esterhazy et Dreyfus. Ce geste symbolique ne se limitait toutefois pas à l'introduction d'un nouveau *terme* dans l'espace public français, ou à la fondation d'un nouveau « groupe de pression » créé pour un objectif particulier, mais il véhiculait également – et surtout – une revendication politique forte d'une *fonction sociale* spécifique par ceux-là même qui venaient de se nommer les intellectuels, revendication reprise et perpétuée par des générations successives d'individus définissant explicitement ou implicitement leur identité en tant qu'intellectuels. La fonction sociale en question consiste en la production et l'introduction dans l'espace public de principes universalistes, de modèles, de valeurs et de hiérarchies de valeurs trans-contextuels (détachables de leur situation de référence), ayant pour but d'orienter les actions publiques des individus comme celles des groupes sociaux, en n'usant d'autre instrument que le langage ordinaire, la communication langagière quotidienne.

Les effets de l'intervention des intellectuels au cours de l'Affaire Dreyfus ne se limitaient pas au contexte français, l'augmentation mondiale des effectifs du milieu journalistique et l'accroissement du nombre de lecteurs contribuant à créer une solidarité internationale et une identité collective presque messianique entre les « travailleurs de l'esprit » de l'époque². Cependant, l'éclatement de la Première guerre mondiale allait mettre un terme définitif et brutal aux espoirs des intellectuels quant à l'univocité de leur mission dans la cité et allait profondément remettre en question leur identité fraîchement consolidée. Dans cette mesure, si l'on entend par l'expression « siècle des intellectuels » une ascension des intellectuels sur les plans politique, économique ou social, voire leur acheminement vers l'accomplissement de leur destinée « historique » consistant à devenir les dépositaires des intérêts universels de l'humanité, l'on risque d'être induit en erreur. En effet, c'est bien plutôt l'inverse dont on est le témoin : le XX^e siècle a amené une crise extrêmement profonde tant dans l'existence sociale des intellectuels que dans la conception de leur mission spirituelle.

Cette première remarque en suscite une deuxième, qui concerne l'ambiguïté fondamentale, tendant à s'éclipser dans l'expression générique « les intellectuels », entre le *rôle* et la *fonction* intellectuels. Il s'agit de deux aspects du même phénomène – entrevus et conceptualisés par le poète et penseur italien Franco Fortini³ – qui, certes, sont indissolublement liés, mais qui ne sont pourtant pas identiques. Cette distinction vise à souligner, d'une part, que le problème de l'intelligentsia ne se laisse nullement réduire à l'existence empirique des intellectuels ou, si l'on veut, à la question des « professions intellectuelles » (plus généralement, à leurs rôles sociaux), et, d'autre part, que la définition de l'intellectualité par la seule référence à la fonction intellectuelle (tendanciellement

¹ M. Winock, *Le siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, 1997.

² C. Kurzman et L. Owens, « The Sociology of Intellectuals », *Annual Review of Sociology*, 2002, N°28, 2002, p. 64 ; voir aussi C. Kurzman, *Democracy Denied, 1905–1915: Intellectuals and the Fate of Constitutional Revolutions*, Harvard University Press, 2008 ; C. Charle, *Naissance des « intellectuels » : 1880-1900*, Paris, Minuit, 1990, pp. 38-54 et, du même auteur, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle*, Paris, Seuil, 1991, Points, 2001, chapitre 4, pp. 165-211.

³ F. Fortini, « Intellettuali, ruolo et funzione » [1971], in : Id., *Questioni di frontiera. Scritti di politica e letteratura*, Einaudi, 1977.

universaliste ou transcendante) oblitère la tension insurmontable entre celle-ci et les divers rôles sociaux *particuliers* que les « travailleurs de l'esprit » doivent nécessairement endosser.

Que cette distinction entre rôle et fonction intellectuels ne soit pas une simple discrimination théorique *a priori*, c'est l'histoire elle-même qui nous en fournit la preuve. En effet, si la Première guerre mondiale représente une cassure dans l'interprétation de la mission et dans l'identité intellectuelles, c'est précisément parce que cette guerre impliquait, à plusieurs niveaux et sous des modalités diverses, une *prise de conscience aiguë de l'écart irréductible entre ces deux composants de base de l'être-intellectuel*. Ainsi, en France, les intellectuels « dreyfusards » ne pouvaient se sentir parfaitement dans leur rôle qu'aussi longtemps que celui-ci *coïncidait* à leurs propres yeux avec la conception qu'ils se faisaient de leur fonction universaliste. Rétrospectivement, l'enthousiasme éphémère provoqué par l'intervention des intellectuels au cours de l'Affaire Dreyfus, et qui allait durer jusqu'à l'éclatement de la guerre, apparaît plutôt comme le point de contraste qui condense en négatif tout le destin ultérieur de l'intelligentsia européenne, où pour la dernière fois, l'expérience (ou l'illusion) d'une réconciliation possible entre rôle et fonction intellectuels pouvait être vécue d'une manière non-réfléchie, non-problématique, par une grande partie de l'intelligentsia internationale.

La perception, par les intellectuels, de l'écart entre leur rôle et leur fonction à partir de 1914 est corrélée d'après nous à quelque chose comme une *prise de conscience de soi* propre à cette strate sociale. Cette hypothèse comporte deux implications. Tout d'abord, l'affaire Dreyfus apparaît à nos yeux plutôt comme un moment de la *préhistoire* de l'intelligentsia du XX^e siècle, son histoire à proprement parler débutant avec la césure de la Grande Guerre. Ensuite, si le XX^e siècle ainsi restreint fut en effet celui des intellectuels, il ne peut l'avoir été qu'au sens où ce n'est qu'à partir de cette césure de 1914 que l'intelligentsia en tant qu'entité sociale plus ou moins bien délimitable *et consciente d'elle-même* (sous des modalités qui lui sont spécifiques) est entrée sur la scène de l'histoire en tant qu'acteur à part entière. La spécificité de l'histoire de l'intelligentsia au XX^e siècle consiste dès lors en la continuité d'une réflexion plus ou moins explicite – documentable à mêmes les réalisations intellectuelles les plus diverses – sur ce déchirement constitutif entre la vocation générique de la fonction et les particularismes découlant des déterminations historiques des rôles que cette strate sociale en était venue à endosser dans des contextes divers⁴.

Ce constat laisse cependant ouvertes les questions de savoir en quel sens ce processus de devenir-conscient des intellectuels procède de la Première guerre mondiale, et sous quelles formes concrètes il s'est manifesté à partir de ce moment. Une réponse possible à la première question est que c'est *l'expérience d'une crise*, vécue à plusieurs niveaux de l'existence collective et individuelle, qui a imposé à l'intelligentsia une estimation tendanciellement consciente de sa position dans le tout social. Au-delà des tragédies individuelles amenées par la guerre et les années troubles qui l'ont suivie, c'est tout d'abord une crise profonde dans les rôles et les positions sociales de l'intelligentsia européenne que l'on peut relever. La suppression massive des postes dans les professions exercées traditionnellement par les intellectuels qu'ont entraînées les réformes des États dans les années 1920 et 1930, la réorganisation et la transformation interne de l'éducation, en particulier de l'université, les effets de l'évolution du capitalisme en matière de vie culturelle, ainsi que le déclassement rapide et brutal des classes moyennes, constituant le principal *Hinterland* social de

⁴ Afin d'éviter tout malentendu, il convient de préciser que nous ne donnons aucune préséance à la fonction sur le rôle, ou vice-versa. Par ailleurs, les idées de vocation *transcendante* et d'intérêts *particuliers* sont des formes qui elles-mêmes se constituent dans le flux d'une histoire qui est contingente. L'existence de cette dualité inscrite dans l'être-intellectuel n'est donc pas postulée *a priori*, même si nous ne sommes pas ici en mesure d'en proposer une généalogie.

l'intelligentsia, par l'inflation et le chômage – en un mot : la prolétarianisation des intellectuels – ont mis les masses de « travailleurs de l'esprit », au cours de ce qu'on appellera plus tard « l'entre-deux-guerres », dans une situation à tout point de vue déplorable⁵.

À côté de ces données sociologiques, il faut également prendre en compte la crise des diverses *conceptions* de la fonction intellectuelle à cette époque – à commencer par la remise en cause du modèle « dreyfusard » de l'intellectuel universel dès 1914, lorsque se pose la question du rapport à la guerre, au nationalisme et au militarisme⁶. De même, ce moment marque une double césure au sein du mouvement ouvrier : tout d'abord, dans la mesure où l'attitude adoptée par la social-démocratie face à la guerre, ainsi que la croyance « réformiste » en l'accomplissement graduel du socialisme par l'atrophie progressive du capitalisme, sont radicalement remises en question⁷ ; ensuite, dans un deuxième temps, dans la mesure où la Révolution d'octobre 1917 redessine radicalement et durablement les coordonnées du rapport entre les intellectuels de gauche et le mouvement ouvrier, et plus généralement, la politique. Enfin, mentionnons également les sombres passages de l'essai de 1915 de Sigmund Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, préconisant, au vu de la barbarie déchaînée par la guerre, une reconsidération de nos présupposés concernant la perfectibilité de la nature humaine, en acceptant la conclusion, désastreuse du point de vue des idéaux de l'intelligentsia bourgeoise progressiste européenne, que la « désillusion » causée par la guerre est due en réalité au fait que « nous avons (...) vécu psychologiquement au-dessus de nos moyens »⁸.

Cette suggestion de Sigmund Freud contient une idée qui vaut la peine d'être davantage méditée du point de vue de notre problématique. S'il est vrai en effet que la guerre de 14 marque une césure profonde dans la confiance en la civilisation européenne – que cette confiance se traduise sous la forme d'une croyance au progrès moral et pratique de l'humanité par la voie du capitalisme européen, à dépasser ou non, ou qu'elle s'exprime au contraire sous la forme d'une inquiétude envers les développements récents de l'histoire, du désir consécutif d'un retour, d'une réaction ou de la conservation de ce qui peut encore en être sauvé –, c'est non pas tant à cause de la nouveauté de ce qui s'était donné à voir dans et par cette guerre, mais, au contraire, en raison du fait qu'à travers celle-ci la civilisation européenne bourgeoise, avec ses intellectuels au premier plan, s'est vue confrontée à cela qui, *depuis longtemps déjà*, se dissimulait derrière les apparences de civilité qu'elle s'était donnée. En suivant une suggestion d'Alain Badiou concernant le rapport intime qui relie l'apparence lumineuse et civilisée des « heureuses années de paix » du début du siècle avec « les guerres mondiales, les guerres coloniales, les constructions politiques opaques, les massacres de masse, les entreprises gigantesques et précaires, les victoires dont le coût est si élevé qu'on dirait des défaites »⁹, il faudrait dire que ce que les intellectuels *intègrent* graduellement à partir de 1914, ce qui de leur point de vue est réellement *nouveau* dans cette conjoncture, c'est la découverte des *limites* et du *conditionnement externe* – historique, social, politique,

⁵ Mais, notons-le, ces transformations structurelles ont également ouvert la voie à l'ascension de nouveaux types d'intellectuels, entre autres de ceux dont le mouvement nazi se nourrira à partir du premier tiers des années 1920. Voir à ce sujet les remarques contemporaines de K. Mannheim, *Man and Society in an Age of Reconstruction. Studies in Modern Social Structures*, New York, Harcourt, Brace and World Inc., 1940, pp. 94-95.

⁶ Le document le plus typique et le plus synthétique de cette crise est sans doute l'ouvrage de J. Benda, *La trahison des clercs*, publié en 1927. Voir Julien Benda, *La trahison des clercs*, Paris, Grasset, 2003.

⁷ Le travail de Rosa Luxemburg dans cette période est un exemple prégnant de cette tendance auto-critique au sein du socialisme. Voir le tome IV des *Œuvres complètes* traduites en français récemment publié chez Agone, R. Luxemburg, *La brochure de Junius, la guerre et l'Internationale (1907-1916)*, éd. J. Chuzeville, M. Laigle et E. Sevault, tr. fr. Marie Hermann, Marseille, Agone, 2014.

⁸ S. Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, in : Id., *Essais de psychanalyse*, tr. fr. J. Altonian, A. Bourguignon, A. Cherki, P. Cotet, J. Laplanche, J.-B. Pontalis, A. Rauzy, Paris, Payot, 1981, p. 40.

⁹ A. Badiou, *Le siècle*, Paris, Seuil, 2005, pp. 18-20.

économique –, inconscientes parce qu'inavouables, de l'idée-même de fonction intellectuelle en tant que vocation à la promotion du générique-universel en l'homme.

C'est dans ce cadre et pour ces raisons que l'attention d'une partie des intellectuels s'est progressivement tournée vers la situation réelle et en particulier matérielle dans laquelle l'intelligentsia se trouve au sein des structures sociales concrètes, les missions qu'elle a à y accomplir, les intérêts divers – souvent peu glorieux, comme le suggère la citation de Badiou – qu'elle en vient à servir de manière directe ou indirecte. Pour utiliser les termes des sociologues György Konrád et Iván Szelényi¹⁰, à côté de la conception *générique* des intellectuels émerge une conception *génétique*, qui montre le caractère *dérivé* et *fonctionnel* de cette strate sociale par rapport à la dynamique de l'histoire et des modes de production. On peut dès lors définir avec plus de précision ce que nous entendons par l'idée de devenir-conscient de l'intelligentsia : celle-ci consiste d'un côté en la prise en compte progressive des processus socio-historiques qui déterminent les processus intellectuels et, d'un autre côté, en l'assomption, sous la forme d'une réflexion explicite ou implicite, de la charge que constitue le clivage inhérent à l'identité intellectuelle (en rôle et fonction, en dimension générique et dimension génétique)¹¹.

La conscience de soi des intellectuels n'émerge donc nullement de façon spontanée ou volontariste : elle est elle-même le fruit de processus socio-historiques qui dépassent les individus – ce qui n'empêche cependant pas que l'intelligentsia, en tant qu'elle résulte de ces processus, ait une consistance propre, soit une entité sociale relativement stable, autonome et spécifique, dont l'une des possibilités fondamentales est précisément de pouvoir mener une réflexion consciente sur sa propre condition existentielle et sociale. C'est à partir de cette vision de l'intelligentsia comme entité sociale relativement autonome et consciente d'elle-même, déchirée – et se savant déchirée – entre une fonction générique, elle-même socio-historiquement conditionnée, et entre des rôles particuliers qui lui sont impartis en fonction des aléas de l'histoire et de la géographie, que nous suggérons d'étudier les problèmes plus concrets liés aux conjonctures diverses auxquels les « travailleurs de l'esprit » ont été confrontés dans la grande séquence historique qui va de 1914 jusqu'en 1945.

Ayant ainsi esquissé les grandes lignes des questionnements des intellectuels concernant leur statut, leur rôle et leur fonction dans la conjoncture qui nous intéresse, et avant d'en venir aux formes concrètes sous lesquelles le processus du devenir-conscient des intellectuels s'est réalisé, la question se pose de savoir quels sont *pour nous* les enjeux de cette enquête à mener, quel statut nous conférons à celle-ci et à partir de quelle perspective nous approchons notre champ de recherche. S'agit-il d'une simple investigation historique motivée par la curiosité scientifique ou y a-t-il d'autres choses qui sont en jeu dans notre questionnement ? Dans la mesure où, dans ce domaine de recherche, la perspective de l'enquêteur influe sur les résultats de l'enquête, cette question possède une importance méthodologique et doit donc être mise au clair de manière préalable.

Il existe une affinité intime entre les motifs de notre recherche et les motifs précédemment exposés qui mènent les intellectuels à problématiser leur être-social et la conjoncture historique en rapport à la question de la fonction intellectuelle. En un sens, nos recherches ont un même enjeu, les questions qu'elles posent sont identiques : *comment se*

¹⁰ G. Konrád et I. Szelényi, *La marche au pouvoir des intellectuels. Le cas des pays de l'Est*, tr. fr. G. Kassai et P. Kende, Paris, Seuil, 1979.

¹¹ Il va de soi que devenir-conscient ne signifie pas nécessairement être dans la proximité de la vérité. Le devenir-conscient de l'intelligentsia peut très bien s'accomplir sous la forme de l'illusion, ce qui a très souvent été le cas. Mais ce qui importe ici, c'est que *même* le devenir-conscient illusoire est inféodé à certaines données de la condition intellectuelle que l'on a désormais beaucoup plus de mal qu'auparavant à refouler ou à reléguer au second plan.

concevoir soi-même en vue de l'action, comment vivre dans l'histoire et apprendre de l'histoire ? C'est la même motivation, qui nous pousse aujourd'hui à la réflexion sur l'histoire de l'intelligentsia au XX^e siècle, qui avait appelé jadis les protagonistes de cette histoire – encore largement à écrire – à réfléchir sur les tendances contradictoires de leur être-intellectuel. Pour nous comme pour eux, il s'agit en fin de compte de mieux comprendre notre place, notre rôle, notre fonction et nos possibilités dans l'ordre social existant, et cette affinité essentielle entre eux et nous signifie que nous concevons notre rapport à eux comme un rapport d'héritage.

Cependant, une différence de taille existe entre notre situation actuelle et celle des intellectuels dont nous nous considérons les héritiers. Cette différence se laisse décrire en termes d'un second *écart* – par-delà le premier écart constitutif entre rôle et fonction –, à la fois *temporel, épocal et générationnel*, entre notre situation d'aujourd'hui et la situation des intellectuels de jadis. La conscience de cet écart met le chercheur dans une position par excellence ambiguë : d'un côté, il est interpellé par le familier qui vibre sous les décombres du siècle, qui se laisse palper à même les œuvres dont il s'inspire ; mais, d'un autre côté, plus il plonge parmi ces vestiges d'un passé qu'il sait être le sien, plus il est confronté à l'étrangeté et à la résistance que lui oppose ce monde pourtant familier. S'éloignant d'une actualité on ne peut plus opaque afin de mieux la comprendre à partir de son passé, celui-ci à son tour le renvoie à lui-même dans son présent. Pourtant, dans ce va-et-vient perpétuel et torturant, le chercheur d'aujourd'hui vit une expérience qui, pour être déstabilisante, s'apparente à l'une des épreuves les plus archaïques et les plus fondamentales de l'humanité européenne, à laquelle il peut s'accrocher : il s'agit de l'*étonnement philosophique*, que les Grecs avaient saisi à travers le concept de *thaumazein* – disposition qui perce ce que la lumière aveuglante de ce-qui-va-de-soi dissimule. Mais, à la différence des Grecs, la teneur de notre étonnement est constituée, d'un côté, des paradoxes et des contradictions sus-mentionnés inhérents à notre être-intellectuel, et, d'un autre côté, de la nécessité et de l'impossibilité *conjointes* d'assumer un héritage dont les significations nous sont devenues tout aussi opaques que notre actualité. Toutefois, une résolution possible de ce paradoxe peut être envisagée si l'on prend en compte que la tâche que nous découvrons ainsi comme étant la nôtre ne réside pas simplement, comme cela pourrait sembler de prime abord, dans la lutte contre l'effacement des significations du passé, d'une sollicitude révérencieuse à leur égard, mais plutôt dans la *lutte contre l'effacement de l'effacement*. En d'autres termes, avec ce travail, il s'agit avant tout pour nous de *garder trace de l'effacement* des significations qui ne nous sont plus directement accessibles.

Cette position ne détermine pas seulement un rapport spécifique vis-à-vis de l'historicité, mais également vis-à-vis de la philosophie. Pour être plus précis, l'étonnement ainsi décrit, et ce qu'il implique comme attitude face à l'objet qui le suscite, équivaut, de manière inopinée, à l'ouverture d'un accès singulier et vivant au philosopher en tant que tel. En suivant une suggestion de Hans Blumenberg¹², il est possible de décrire l'essentiel de cette attitude philosophique en pratiquant une variation sur les célèbres questions kantienne définissant le domaine de ce qui est susceptible d'intéresser la raison humaine. Ainsi, la question transcendante « Que puis-je savoir ? » laisse place ici à l'interrogation « Que voulions-nous savoir ? », de même que la question « Que m'est-il permis d'espérer ? » se mue en « Que nous sommes-nous permis d'espérer ? », les deux questions pointant vers la troisième, laissée intacte dans sa forme, mais réinterprétée quant à sa teneur dans une perspective résolument pragmatique : « Que devons-nous faire ? »¹³.

¹² H. Blumenberg, *Description de l'homme*, tr. fr. D. Trierweiler, Paris, Cerf, 2011, p. 453.

¹³ I. Kant, *Critique de la raison pure* (A 804, B 832), tr. fr. A. Renaut, Paris, GF-Flammarion, 2006, p. 658 ; voir aussi Id., *Leçons de métaphysique* (AK, IX, 25), tr. fr. M. Castillo, Livre de Poche, 1993, pp. 119-120. Nous n'avons pas mentionné le fait bien connu que dans les *Leçons de métaphysique*, Kant affirme qu'il est possible

Cette subversion historiciste et matérialiste de la triple interrogation kantienne nous semble être un bon moyen pour éviter les biais d'une recherche se concevant comme purement théorique, menée sur des objets supposés eux aussi « théoriques ». Une telle recherche serait de fait illusoire, puisqu'elle réduirait d'entrée de jeu la dimension dialectique – sans parler du potentiel émancipateur – des interrogations qu'il s'agit de reconstruire, en ignorant leur signification contextuelle, leur visée et leur portée foncièrement *pratiques*, impliquant l'auto-transformation de la subjectivité questionnante par le biais de sa confrontation à ce qui la conditionne afin de trouver une voie d'issue – ne fût-ce qu'au niveau de la théorie – hors de l'impuissance existentielle et sociale à laquelle les intellectuels de la séquence envisagée semblaient être voués. Il en découle également que cette recherche ne peut être considérée comme fructueuse que pour autant qu'elle nous permet de trouver à notre tour des lignes de fuite hors des blocages existentiels et politiques auxquels l'époque nous confronte, et cela tout en reprenant et perpétuant de manière critique les interrogations qui ont été celles des protagonistes de cette histoire à l'écriture de laquelle nous nous proposons de contribuer.

Une fois les présupposés méthodologiques et plus largement philosophiques de notre perspective explicités, il apparaît plus clairement en quoi cette dernière influe sur la perception de l'ensemble de cette séquence historique qui va de 1914 jusqu'en 1945, séquence qu'Enzo Traverso a nommé la « guerre civile européenne »¹⁴, reprenant, pour en modifier les attendus, une expression de l'historien Ernst Nolte¹⁵. Selon l'interprétation de Nolte, la période en question commence en 1917 et non en 1914, dans la mesure où elle serait structurée par une sorte de (fausse) dialectique – en réalité : par une antithèse – entre deux tendances symétriquement antagoniques, jouant comme en miroir : le communisme et le fascisme, ou, plus largement, entre un mouvement révolutionnaire et un mouvement contre-révolutionnaire. Enzo Traverso, pour sa part, en proposant de considérer que la « guerre civile européenne » commence dès la guerre de 1914, fait plus qu'étendre simplement les limites chronologiques de la séquence : il propose d'en revoir l'interprétation¹⁶. Dans le sillage d'Hannah Arendt, il s'agit pour lui de rapporter l'entre-deux-guerres et la seconde guerre mondiale à l'événement que fut la première guerre mondiale sur le plan politique et matériel, mais aussi idéologique et affectif, comme « une réaction en chaîne » suit une « première explosion » qui l'a déclenchée et « que personne ne paraît pouvoir arrêter »¹⁷. Selon cette lecture, l'intelligibilité de la période entre 1914 et 1945 n'est pas à chercher dans la radicalisation idéologique de l'antagonisme séculier, et bien trop grossier, entre les « forces progressistes » et les « forces réactionnaires ». La « guerre civile européenne » marquerait plutôt l'explosion intérieure du « concert des nations européennes sans espoir de retour, ce que nulle autre guerre n'avait jamais fait »¹⁸.

de ramener les trois questions à une quatrième, « Qu'est-ce que l'homme ? ». Nous ne verrions cependant aucun inconvénient à intégrer notre propre questionnement à la perspective d'une anthropologie philosophique ayant assimilé les intuitions fondamentales du type d'historicisme ici préconisé, c'est-à-dire qui prendrait pour objet non pas les déclinaisons d'une essence humaine supposée invariable, mais le processus aléatoire de l'humanisation encore en cours dont la séquence historique ici envisagée constituerait un bref mais important épisode.

¹⁴ E. Traverso, *1914-1918 : La guerre civile européenne*, Paris, Hachette, 2009 (première édition sous le titre *A feu et à sang*, aux éditions Stock en 2007).

¹⁵ E. Nolte, *La Guerre civile européenne 1917-1945. National-socialisme et bolchévisme*, Paris, Éditions des Syrtes, 2000.

¹⁶ Voir E. Traverso, *La guerre civile européenne*, *op. cit.*, p. 35-43.

¹⁷ Voir H. Arendt, *L'impérialisme*, deuxième partie des *Origines du totalitarisme* [1948], chapitre IX « Le déclin de l'État-Nation et la fin des Droits de l'Homme », trad. M. Leiris, Paris, Gallimard, 2002, p. 561.

¹⁸ *Ibid.*

Il convient de ne pas se méprendre sur les métaphores qui affleurent à la surface de l'interprétation d'Arendt : la séquence qui va de 1914 jusqu'en 1945 n'est en aucun cas comparable à un jeu de domino où la chute de la première pièce entraîne inéluctablement celle de toutes les autres après elle. Il s'agirait là aussi d'une simplification arbitraire tant de la teneur spirituelle de la période que de la logique de l'enchaînement des événements. La perspective généalogique qui est celle d'Arendt et le pluralisme dialectique mis en œuvre par Traverso nous conduisent à saisir la richesse et la complexité de cette séquence en dehors de toute prétention théorique à la rapporter à un principe simple. Nous proposons dès lors, dans ce dossier, une hypothèse de lecture, plurielle et ouverte, de la séquence : *dans la mesure où les intellectuels, aux origines et attaches sociales les plus diverses, avaient parmi tous les autres acteurs socio-politiques l'intérêt le plus brûlant à un examen approfondi et circonstancié du corps social et politique, ainsi que de la dynamique de l'histoire, nous soutenons que l'étude des documents de leur devenir-conscient permet de construire une image adéquate et équilibrée de l'époque en question.*

Les intellectuels auxquels nous songeons ici – ayant toujours-déjà assumé la fonction d'« interprètes de l'être dans l'espace public » (avec un terme emprunté à Heidegger : de l'*Öffentlichkeit*) – ont pensé leur être-social à travers le prisme de l'altérité. Autrement dit, ils ont compris leur existence comme étant *en relation* avec la totalité du monde social, ainsi qu'avec ses parties. Et ces parties sont bien entendu largement plus nombreuses que les « tendances » ou « forces » politiques et spirituelles hypostasiées et mythisées avec lesquelles certains auteurs espèrent pouvoir donner des explications homogènes et unitaires de la période de la « guerre civile européenne ». De fait, elles sont à tel point multiples que l'on ne peut même pas espérer de simplement pouvoir les énumérer. Ce n'est d'ailleurs pas notre objectif. Dans les cadres restreints de ce numéro thématique, nous nous bornons à mettre en lumière seulement quelques-uns des déterminants qui nous paraissent centraux du point de vue du destin de l'intelligentsia dans la séquence qui nous intéresse.

Dans cette période, nous attribuons une importance particulière aux tentatives des intellectuels de repenser le rapport entre *culture* et *politique* d'une manière *dialectique*. Il n'est pas difficile de voir que cette problématique est en réalité l'une des incarnations concrètes du dualisme entre fonction et rôle exposé plus haut d'un point de vue formel. Toutefois, il convient de noter que notre but n'est nullement de substituer à la formule de la « dialectique » noltienne du fascisme et du communisme la dialectique de la culture et de la politique, afin d'en « déduire » l'ensemble de la « guerre civile européenne ». Ces notions sont pour nous bien plus des nœuds qui concentrent des faisceaux de problèmes, qu'il s'agit dès lors d'analyser et de déplier, et non pas d'hypostasier. Certes, la culture évoque naturellement le souci pour l'universalité qui virtuellement gît au fond de tout individu humain en attendant d'y être développé, tandis que la politique suggère d'emblée l'existence d'un dissensus, d'une conflictualité entre particularismes, ayant pour enjeu ultime (et paradoxal) le monopole de la définition excluante de l'appartenance à l'universel. Cependant, cette définition plutôt formelle de la culture et de la politique fait ressortir déjà avec clarté la co-appartenance des deux concepts, ainsi que la nécessité de leur médiation. Ici, le dualisme de la culture et de la politique ne constitue que le point de départ de la problématisation que nous voudrions développer.

Ainsi, en partant sur le fil conducteur de la politique, on étudiera la question des classes sociales et de la division sociale du travail (en travail intellectuel et en travail manuel), celle-ci renvoyant d'emblée à la question des modes de production (capitaliste, pré-capitaliste et communiste), celle-ci pointant à son tour vers des options politiques fondamentales qui leur sont corrélées : libéralisme, conservatisme, socialisme, fascisme, etc., toutes ces distinctions se synthétisant à un niveau supérieur sous la forme de visions-du-monde, comprises en tant

que structures mentales collectives objectives (positivisme, romantisme, historicisme, etc.), soulevant notamment la question des modalités de l'engagement politique des intellectuels et de la possibilité d'une connaissance à la fois objective et engagée dans le champ socio-politique.

D'un autre côté, si l'on considère le versant culturel, on sera confronté à d'autres aspects des mêmes phénomènes. Ainsi, dans la sphère culturelle allemande, on retrouvera le vaste problème de la crise de l'idéal de la *Bildung*, de la formation de l'âme individuelle en une personnalité totale et harmonieuse possédant une mesure d'universalité grâce à l'appropriation des significations essentielles, acquises à travers la fréquentation assidue des biens culturels objectifs. Le caractère d'idéal, voire d'idéologie, de cette sphère culturelle où les individus égaux interdépendants s'enrichissent mutuellement grâce à la médiation des objectivations de l'esprit, apparaît au grand jour en Allemagne dès après la Première guerre mondiale. La crise de l'idéal de la *Bildung* n'est cependant qu'à première vue une « affaire allemande ». Elle concerne en réalité l'ensemble des pays modernes, notamment dans la mesure où elle dénote la dissociation graduelle mais irréversible de la dimension subjective et transformatrice-émancipatrice du savoir, de l'aspect purement technico-pragmatique de celui-ci, conçu dès le départ en vue d'un usage instrumental et entièrement intégré au cycle de la production du profit. La spécialisation croissante des disciplines et sous-disciplines dont le nombre ne cesse d'augmenter, le problème insoluble de leur « communication », leur détachement vis-à-vis de l'exigence d'une quelconque totalité ou d'une éventuelle éducation civique et politique – et en général de toute revendication normative – : tout cela est en réalité le symptôme de la délitescence de l'idée même de fonction intellectuelle.

Cependant, grâce à ce même processus de crise, un certain nombre de non-vus et de non-dits deviennent visibles et dicibles : notamment les présupposés et les conséquences anti-démocratiques, élitistes et déniaient la dimension sociale de l'existence humaine propres à l'idéal humaniste, ainsi que sa profonde inadéquation avec les besoins des nouvelles générations de s'orienter dans un monde en mutation rapide et s'accéléralant jour après jour. Il n'est dès lors pas surprenant que l'émergence de ces aspects de la *Bildung* – auparavant cachés ou théorisés de manière purement spéculative, comme contradictions internes, philosophiques¹⁹ –, ait dirigé l'attention des protagonistes de cette séquence sur les vicissitudes sociales et politiques au fondement tant de l'idéal lui-même que de sa crise. Cette tendance est encore renforcée par le fait que les années '20 et '30 ont été une période d'intenses mouvements sociaux et intellectuels, dont les divers mouvements de la jeunesse, le mouvement des femmes et le mouvement ouvrier, ayant tous des revendications directement politiques, créant des espaces culturels alternatifs et concurrents avec – et le plus souvent hostiles à – l'académie, l'université et les « appareils idéologiques d'État ». Enfin, mentionnons l'intrusion souvent brutale et directe de la politique dans le discours scientifique lui-même²⁰, mettant en question l'idée d'objectivité scientifique et donnant une nouvelle coloration – encore plus sombre qu'auparavant – au problème du relativisme.

C'est dans ce contexte et pour ces raisons que durant cette séquence les réflexions des intellectuels sur leur statut, rôle et fonction avaient bien souvent eu, d'une façon ou d'une autre, pour centre de gravité le rapport entre culture et politique. D'une certaine manière, ce qui est ici radicalement remis en question, c'est précisément la possibilité et la nécessité de séparer ces deux sphères l'une de l'autre. Pour de nombreux penseurs de la période que nous envisageons, la tâche qui en découlait consistait à redéfinir la portée politique de la culture (la science y comprise), et vice-versa, à redéfinir l'agir politique, hors du cadre strict de la politique professionnalisée purement pragmatique, dans son rapport essentiel à la culture, fût-

¹⁹ Par exemple dans les écrits de Georg Simmel.

²⁰ Voir l'évolution des rapports dans les années '20 et '30 entre certains intellectuels socialistes et communistes comme Lukács ou Karl Korsch et les partis communistes, ainsi que le Komintern.

ce au prix d'un profond remaniement de toute l'épistémologie et de l'ensemble de la théorie du savoir. De là également une préoccupation constante que l'on peut relever tout au long de la séquence : la recherche collective – tendanciellement consciente des paradoxes et déterminations constitutifs de l'être-intellectuel – de nouvelles conceptions et moyens de l'intervention intellectuelle dans l'espace public.

La visée de ce numéro n'est toutefois pas de brosser un tableau exhaustif des variations sur le thème du positionnement intellectuel vis-à-vis de la dualité culture-politique : une telle prétention serait évidemment vaine et illusoire. Plutôt que de vouloir poser des jugements concluants et définitifs sur les questions ici soulevées, il s'agit pour nous de faire le point sur des études menées sur cette problématique depuis plusieurs années au sein du GRM, de prendre le temps de réfléchir sur ce qui constitue l'unité méthodologique et philosophique de ces recherches, tout en exposant les résultats les plus récents, reprenant certains moments qui nous semblent soulever des enjeux essentiels de l'histoire de l'intelligentisa dans la « guerre civile européenne ». Nous présentons ici brièvement les écrits rassemblés dans ce numéro.

La première contribution de ce dossier porte sur une figure intellectuelle de premier plan de la séquence précédant celle qui nous occupe dans ce dossier : Charles Péguy meurt en effet au combat dès les premiers jours de la guerre de 1914. Que Péguy ait directement marqué les penseurs décisifs de l'entre-deux-guerre suffirait à justifier une étude sur la tâche intellectuelle que Péguy s'était assignée au début du siècle avec les *Cahiers de la quinzaine*, celle d'un mémorialiste, distinct à la fois de l'histoire et du journalisme. Mais l'article de Jonatha Soskin va plus loin. S'appuyant sur les suggestions stimulantes de Jean Hyppolite qui, en 1946, invitait à trouver chez Péguy les éléments d'une philosophie de l'espérance adéquate à la tonalité tragique des exigences théoriques d'après-guerre, Jonathan Soskin donne une lecture originale du problème du passé dans l'œuvre de Péguy, au moyen d'une analyse de son « bergsonisme hétérodoxe ». On a souvent réduit Péguy à la figure de l'intellectuel nostalgique d'un passé révolu ; Jonathan Soskin montre au contraire que le passé chez Péguy, lu depuis *Matière et mémoire*, constitue le thème d'une réflexion sur la nature de l'événement et de l'historicité déterminée par un souci d'insertion dans le présent et d'ouverture vers l'avenir. On peut alors comprendre l'influence de la pensée de Charles Péguy sur nombre des penseurs issus de la guerre civile européenne, comme Jean-Paul Sartre, Maurice Blanchot ou Gilles Deleuze. Mais surtout, on peut ainsi trouver chez Péguy les ressorts d'une « politique de la finitude », qui débouche sur une théorie de la conjoncture d'une part, et sur une pensée de la transmission d'autre part, continuant ainsi de donner à l'œuvre de Péguy toute son actualité.

Le second article de ce numéro, signé par Oriane Petteni, approche la crise de la fonction intellectuelle dans l'après-guerre par la mise au jour du différentiel qu'une lecture croisée peut relever entre la perspective heidelbergeoise du sociologue et homme politique Max Weber et le point de vue viennois plus détaché de l'écrivain Robert Musil. À l'aide des instruments de la méthode métaphorologique, l'auteure montre que, malgré une disposition affective différente à l'égard de la crise de la culture et de la civilisation européenne – vision résolument positiviste et antiromantique dans un cas et attitude « romantique-résignée »²¹ dans l'autre –, les analyses de Weber et de Musil s'accordent sur des points essentiels : le renoncement à la catégorie de totalité, l'acceptation du nominalisme positiviste, la résignation à l'obsolescence de l'individu, allant toutefois de pair avec une certaine forme de résistance à l'égard des évolutions de la modernité, prenant la forme, dans le cas de Musil, d'un projet d'intensification du « *factum democraticum* » par le biais d'une réorganisation rationnelle des sciences sociales, et dans le cas de Weber, d'une confrontation virile avec le démon qui tient

²¹ M. Löwy et R. Sayre, *Révolution et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, 1992, p. 99.

les fils de la vie individuelle de chacun, d'un côté, et la culture des petits cercles intellectuels communautaires, de l'autre.

Fabrizio Carlino nous introduit à deux tentatives différentes d'articulation du travail théorique et de l'action politique dans la France des années '20 et '30. La première est celle de Julien Benda, l'auteur de *La trahison des clercs*, préconisant pour sauver les intellectuels des pressions politiques et de la marchandisation de leur travail, une séparation radicale de la sphère de l'« esprit » (de l'universel) et du « temporel » (du particulier), frappant d'interdiction l'intervention intellectuelle dans les luttes sociopolitiques et condamnant le clerc à une existence déracinée et solitaire au sein de la société : ce n'est qu'à remplir ces conditions que l'intellectuel peut espérer sauvegarder, d'une manière paradoxale, quelque chose du potentiel critique universel dont il fut jadis le porteur. La voie suivie par les intellectuels du Cercle de la Russie neuve (CRN) est radicalement opposée à celle de Benda. Les membres du CRN tentent en effet de dépasser la scission entre rôle et fonction intellectuels en postulant que la science est en mesure de réaliser l'unité de l'universel et du particulier, du spirituel et du temporel, en ce qu'elle fusionne *en elle-même* la théorie et la *praxis* révolutionnaires. L'autonomie du travail intellectuel vis-à-vis du politique est ici conçue par l'intégration de l'intention politique dans l'intention scientifique : « le choix politique doit être saisi comme la conséquence de la recherche scientifique et non pas comme son origine ».

Le texte d'Andrea Cavazzini est consacré à une figure importante, encore trop peu étudiée dans le champ philosophique, de la séquence révolutionnaire qui ouvre le XX^e siècle : Victor Serge. Partant de la problématisation esquissée par Serge lui-même de la fonction qu'il attribue à l'écriture, indissolublement mémorielle et politique, et restituant le sens attribué par le « révolutionnaire » dans ses *Mémoires* à son engagement politique dans l'espace capitaliste européen des années 1905-1945, Andrea Cavazzini définit la fidélité singulière, et jamais démentie, de Victor Serge à l'égard de la révolution bolchévique à laquelle il a lui-même pris part. L'auteur montre qu'une telle fidélité constitue, pour Serge, la condition, et en définitive le moyen même d'une analyse lucide du devenir de la révolution russe dans l'entre-deux-guerres, en particulier des positions bolchéviques. Cette lecture conduit à une méditation sur le rapport entre nihilisme et espérance de l'action militante et révolutionnaire, dont l'articulation dans et par l'écriture de Victor Serge semble profondément, paradoxalement et simultanément tragique *et* dialectique – pour ainsi dire : pascalienne.

La dernière contribution de ce dossier, rédigée par Gábor Tverdota, propose une étude du concept d'« intelligentsia librement attachée » forgée par un fondateur de la sociologie des intellectuels, le philosophe et sociologue hongrois Karl Mannheim (1893-1947). Tout en esquissant les fondements d'une lecture renouvelée, philosophiquement rigoureuse, de l'œuvre de Mannheim au croisement de la sociologie des intellectuels et de la sociologie de la connaissance, cet article offre un double éclairage sur le célèbre concept de *freischwebende Intelligenz*. D'une part, en confrontant l'approche mannheimienne des intellectuels avec les perspectives opposées de Benda et de Gramsci, Gábor Tverdota met en lumière la détermination singulière avancée par Mannheim du rapport entre les intellectuels et leur champ socio-politique d'inscription et d'intervention, à égale distance de l'appréhension – en bien des points autofantasmatisque – des intellectuels comme classe autonome, au-dessus de la mêlée, et de leur définition en termes d'appartenance à une classe, dont la formule gramscienne des « intellectuels organiques » dessine la figure idéaltypique. D'autre part, en analysant les reprises – critiques et subversives – effectuées par Mannheim des éléments d'*Histoire et conscience de classe* de son maître Lukács, l'auteur dégage les traits fondamentaux du concept de *culture* chez Mannheim, renvoyant à une opération de synthèse de la pluralité divergente des positions politiques d'un espace social donné. Avec Mannheim, on assiste ainsi à une problématisation approfondie de la modalité spécifique de l'engagement

des intellectuels dans le monde, qui constitue à la fois une manière d'intégration des enjeux posés par et travaillant la guerre civile européenne, et un programme théorique et pratique qui traverse le XX^e siècle jusqu'à aujourd'hui.

Ce numéro thématique se clôt sur un dossier de traduction contenant trois textes – traduits, présentés et annotés par Gábor Tverdota – qui paraissent ici pour la première fois en français : *Âme et culture* (1917) et les *Lettres de Heidelberg* (1921-1922) de Karl Mannheim, ainsi qu'*Ancienne culture, nouvelle culture* (1919) de György Lukács. Il s'agit de trois documents d'époque qui témoignent de et réfléchissent à la façon dont une certaine frange d'intellectuels centre-européens vécut la conjoncture de la fin de la Grande Guerre et les révolutions qui s'ensuivirent en Hongrie et en Allemagne. Chacun des textes exprime une tentative paradigmatique d'articuler les rapports entre *culture, histoire, société* et *politique*, fondamentale pour toute la séquence de la « guerre civile européenne ». Il convient de souligner que ces trois textes, au-delà de fournir de précieux éléments sur le développement de la pensée des deux grands auteurs que furent Lukács et Mannheim dans leur « période hongroise », sont aussi les fruits d'une réflexion collective menée depuis 1915 au sein du *Cercle du dimanche*, groupe d'intellectuels auquel les deux auteurs appartenaient. Sur ce dernier point, ainsi que sur d'autres questions de contextualisation historique, le lecteur pourra prendre appui sur la présentation qui précède les documents du dossier, ainsi que sur les notes biographiques qui jalonnent les textes.